

### *La jeunesse : un mot, mais combien de définitions ?*

Tomado de:

*Définir la jeunesse?*

*D'un bout à l'autre du monde*

Madeleine Gauthier et Jean-François  
Guillaume (direction)

Les éditions de l'IQRC

Québec, 1999, pp- 9-25

Madeleine Gauthier<sup>1</sup>

**U**n colloque qui s'annonçait à l'image des douces collines et du mode de vie paisible de la petite ville d'Évora au Portugal, s'est avéré contestataire, à plusieurs titres. Cette rencontre des sociologues du Groupe de sociologie de la jeunesse de l'Association internationale des sociologues de langue française provenant de divers horizons géographiques s'est révélée fertile en rebondissements. L'abondance des travaux sur la jeunesse au cours des dernières décennies a conduit à se demander si, d'une part, le sujet n'était pas épuisé et, sinon, s'il ne fallait pas changer la manière de l'aborder. Bref, les nombreuses études sur la jeunesse, les débats auxquels elles donnent lieu ne seraient-ils pas, à toutes fins utiles, stériles, leur objet s'estompant sous l'ambiguïté des définitions ?

Le thème du colloque : « Stratégies d'insertion sociale des jeunes dans un contexte d'incertitude », était en soi provocateur. Comme on le constatera dans le plan de cet ouvrage, chaque terme est devenu objet d'une « déconstruction », de la contestation de son usage ou de sa pertinence. La présence de jeunes sociologues — certains en rédaction de thèse, d'autres récemment entrés dans la carrière universitaire — a contribué à remuer le bagage des certitudes théoriques et du nivellement par le bas d'études empiriques construites sur des modèles trop facilement importés de contextes différents. C'est tout comme si, à chaque

---

<sup>1</sup> Les directeurs de cet ouvrage collectif tiennent à remercier les évaluateurs externes (anonymes) pour leurs conseils judicieux et Linda Beauchamp pour la préparation minutieuse de cet ouvrage.

génération, il fallait refaire l'histoire du monde et... celle de la sociologie. François Dubet rappelait dans un numéro récent de *Sociologie et Sociétés* : « Depuis le milieu des années soixante, en France, un étrange débat traverse épisodiquement le petit monde des sociologues : il s'agit de savoir si la jeunesse « existe » comme un groupe social relativement homogène, ou si elle n'est « qu'un mot », selon la formule de Pierre Bourdieu (1980) » (Dubet, 1996 : 23). Voilà que le débat français dépasse les frontières de la France et s'étend à la francophonie.

Il y a plus qu'un débat sur la façon d'étudier cet âge de la vie que certains nomment la « jeunesse », d'autres, « les jeunes » pour marquer la diversité du groupe. Il y a la question de fond qui se pose sur la pertinence même de concevoir l'âge comme un angle de catégorisation sociale efficace dans la compréhension des mécanismes qui structurent la vie en société. La jeunesse ne serait-elle qu'un état transitoire dont l'étude se constituerait en faux problème, l'appartenance de classe ou d'autres catégories sociales rendant mieux compte de la réalité ? En insistant sur les différentes bornes qui jalonnent de façon linéaire la trajectoire vers la vie adulte (Galland, 1991), les études de la jeunesse auraient-elles contribué à gommer les conditions qui fixent ces bornes ou les font bouger<sup>2</sup> ou à présenter la jeunesse dans une perspective essentialiste (« la nature de la jeunesse ») ? Les études actuelles sur la jeunesse ne constitueraient-elles pas une dimension de la sociologie du travail ou de la pauvreté, de la sociologie politique ou de celle des mouvements sociaux ? Qu'est-ce qui justifie autant d'attention portée à la « jeunesse à risque » ? Bref, y a-t-il des raisons de prendre spécifiquement l'âge en compte ?

<sup>2</sup> Ainsi, Andy Furlong, tout en admettant que de nombreux changements ont traversé tous les domaines de la vie en société, l'éducation et le travail, entre autres, réfute en partie la thèse de Beck (*Risk Society*, 1992) à savoir que les effets sur les individus de l'appartenance de classe ont pu s'estomper. Il n'est aucunement évident, pour lui, que ces changements remettent en question le rôle prédictif de l'appartenance de classe sur les chances individuelles de réussite. « Class still has an impact on people's life chances, but as a result of the fragmentation of social structures, collective identities have weakened » (Furlong et Cartmel, 1998 : 2). Devant la possibilité accrue de choix pour les individus, l'appartenance collective a semblé s'estomper, mais n'en serait toujours pas moins réelle.

## Pertinence de l'étude de la jeunesse

Ainsi, s'est-on demandé à Évora, quelle était la pertinence d'étudier l'objet en cause. La sociologie de la jeunesse n'a-t-elle pas toujours constitué un domaine de la sociologie vite récupéré par d'autres qui trouvent leur légitimité chez les classiques de la discipline, par exemple, dans la sociologie de l'éducation chez Durkheim, celle des générations chez Mannheim, la sociologie de la déviance chez les fonctionnalistes, celle plus récente de la reproduction inspirée par une théorie des classes sociales et celle des mouvements sociaux dans le cadre d'une sociologie de l'action ? Dans chaque cas, le contexte et l'angle d'approche suscitaient un questionnement particulier sur la jeunesse : la démocratisation de l'enseignement en France, la mobilisation des jeunes dans les associations en Allemagne, la montée du phénomène urbain de la violence aux États-Unis et, plus récemment, le mouvement étudiant des années 1960 qui a eu ses ramifications partout en Occident et qui faisait miroiter la perspective d'une « société des jeunes » (Dumont, dir., 1986).

Relisant les textes déposés par les participants, les responsables de ce collectif ont vu dans chacun l'expression d'un phénomène de transgression : qui sommes-nous pour parler de la jeunesse, quelle légitimité avons-nous pour en parler, de quelle jeunesse parlons-nous, comment faut-il en parler, faut-il encore en parler ? Il n'en fallait pas plus pour saisir l'occasion de questionner les orientations actuelles des manières d'étudier la jeunesse. Une « sociologie de la connaissance » ou une analyse des fondements sociaux de l'intérêt pour la jeunesse nous montrerait, au-delà de la fluctuation dans le temps du volume des productions sur le sujet, la diversité des thèmes, leur ancrage historique et territorial. L'appellation « jeunesse » elle-même pourrait faire l'objet d'une longue analyse dont les racines se perdraient dans l'origine des temps (Levi et Schmitt, dir., 1996).

La critique qui a marqué nos rencontres d'Évora ne peut en effet faire oublier la pérennité de l'intérêt pour la connaissance de la jeunesse, intérêt qui trouve sa légitimation dans la place qu'occupe la génération montante dans la société. Les différents travaux sur l'histoire de la jeunesse ou des jeunes<sup>3</sup> présentent une configuration d'au moins trois

<sup>3</sup> Les appellations ont pu se transformer au fil du temps mais toujours pour représenter cette étape entre la période de relative dépendance qui suit l'enfance

éléments qui, peu importe l'époque, ont habituellement justifié que l'on s'intéresse à ces questions. Le patrimoine philosophique et littéraire de l'humanité en fournit des exemples éloquentes. La conjonction de ces trois éléments ne se retrouve pas dans les autres périodes du cycle de vie ni en rapport à d'autres circonstances, sinon à des degrés moindres. Elle indique une permanence dans les motifs d'étudier les jeunes qui a pris les visages les plus variés, mais qui a servi de trame à l'intérêt porté à ceux-ci chez les producteurs de savoir.

On s'intéresse d'abord aux jeunes parce que c'est sur eux que repose l'avenir de la cité. Le type d'intérêt variera selon la représentation que l'on se fera de cet avenir et de la définition que l'on donnera de la cité. Ainsi, dans ses *Lois*, Platon décrit ce projet de la Grèce antique : préparer le jeune homme à son rôle de citoyen et de gardien de la cité et préparer la jeune femme à son rôle de reproductrice et leur permettre à tous, hommes et femmes, de développer ce qu'il y a de plus humain en eux par la pratique des arts. C'est la question de la transmission qui se pose ici et que l'on a aujourd'hui tendance à reléguer à l'institution scolaire. Même si la production sociologique sur la question des jeunes est irrégulière — on n'a qu'à se reporter aux quatre dernières décennies pour constater que certaines périodes sont plus sensibles à la question des jeunes que d'autres<sup>4</sup> — il ne faut pas s'étonner que les facultés

et la plus ou moins grande autonomie qui caractérise le début de l'âge adulte. Les travaux contemporains présentent habituellement la jeunesse comme la période de la vie où s'inscrivent les divers passages à l'autonomie et aux responsabilités (Galland, 1991).

Pour les auteurs américains, l'adolescence se serait construite comme période de la vie au moment de l'urbanisation où les jeunes innocents devenaient oisifs. La généralisation de l'éducation scolaire aurait justement contribué à encadrer cette période de semi-autonomie (Kett, 1977). On retrouve le sens de cette expression déjà chez Victor Hugo, au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'il parlait de « La plus délicate des transitions, l'adolescence, le commencement d'une femme dans la fin d'un enfant » (*Le Petit Robert*).

L'entrée sur le marché du travail de même que la contestation par les jeunes de la société adulte constituent souvent des moments propices pour l'étude de la jeunesse. La production de travaux effectués au Québec à la fin des années 1960 et au début de la décennie de 1970 qui associent la jeunesse à une révolution « culturelle » est d'une abondance qui ne s'est retrouvée que vers la fin de la décennie de 1980 où il s'agissait cette fois des difficultés d'intégration dans le marché du travail.

et les écoles de formation des maîtres demeurent le lieu le plus stable d'observation et d'analyse de cette dimension, même si on sait bien aujourd'hui que les cadres de la transmission débordent de beaucoup l'enceinte de la famille et des institutions scolaires. On n'a qu'à penser à l'influence des médias, par exemple.

La représentation de la place des jeunes dans la cité implique habituellement un projet moral qui n'est pas toujours compatible avec leurs élans fougueux. D'où l'on ajoutera aux connaissances jugées nécessaires pour leur avenir celle des moyens de parvenir « à dompter » les démons qui les assaillent. Des textes du Moyen Âge, relevés dans l'ouvrage dirigé par Levi et Schmitt, exprimaient déjà délicieusement cet enjeu permettant de relativiser les visées moralisatrices que le monde adulte impose encore aujourd'hui à l'adolescence et à la jeunesse et qui concernent la sexualité, la santé et la conduite hors des lieux encadrés par les institutions. Un poème juif de l'époque rend compte de cette inquiétude qui traverse les âges : « Rapide comme un cerf [...] Délaigneux de la discipline [...] Une biche gracieuse est son piège et sa ruine » (1996 : 104). Les lieux de production de ce projet moral ont certes changé. On les retrouve aujourd'hui dans les officines de l'État, chez les professionnels de la santé, dans les médias ou chez les marchands de bonheur. Ils font souvent oublier aux observateurs le rôle primordial de la famille et des relations primaires en ce domaine.

Enfin, le passage à la vie adulte a toujours revêtu une telle importance que la plupart des sociétés l'ont balisé de rituels pour bien marquer l'emprise des aînés devant les frasques de la jeunesse qui pourraient provoquer la rupture entre les générations, ce qui est parfois le cas. On considère alors la jeunesse à la proue du changement. Cette rupture se produit habituellement autour d'une « lutte des places »<sup>5</sup>. Lorsque les rituels perdurent, ils contribuent à établir les bornes qui délimitent les générations dans des sociétés structurées en classes d'âge et ils servent à fixer les moments charnières dans la transmission des savoirs et des responsabilités. Se pourrait-il que, des trois éléments qui ont historiquement constitué la trame des études sur la jeunesse et les ont légitimé

5. Ce phénomène n'est pas non plus récent. Robert Muchembled le rappelle dans son étude des royaumes de jeunesse du XV<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle (1990 : 19-38).

mées, ce dernier ait aujourd'hui à peu près disparu<sup>6</sup> ? Se pourrait-il que les rituels, dans un contexte d'individualité, soient restreints à la sphère de la vie privée ? À moins que les sociologues ne sachent plus lire les symboles de rupture, de transmission, de passage ?

Qu'en est-il aujourd'hui ? Une analyse rapide des divers thèmes de recherche sur les jeunes au Canada au cours des quinze dernières années montre à l'évidence que deux thématiques ont principalement retenu l'attention : les jeunes et l'emploi, les risques que court la jeunesse (délinquance, suicide, etc.) (Gauthier, 1998). L'état des recherches sur les jeunes en France mené par Gérard Mauger, par le seul nombre de pages qui leur sont consacrées, montre la dominante des études sur les jeunes et le travail depuis 1980 (1994 : 103-153). La conjoncture entourant les difficultés d'insertion professionnelle depuis la crise du pétrole (milieu de la décennie 1970) et les récessions successives, ont en effet motivé les sociologues à observer cette catégorie sociale en recherche d'une place sur le marché du travail. Outre les effets de la conjoncture et la demande sociale, il demeure ce que Mauger appelle « la permanence de la pulsion prophétique qui sous-tend les discours sociaux [...] sur la jeunesse... » (1994 : 281). En d'autres termes, l'étude de la jeunesse pourrait constituer une porte d'entrée pour l'étude de la société par l'attribut de nouveauté qu'invariablement les générations successives de chercheurs attribuent à cet âge de la vie.

### « Déconstruction » de l'objet

Les auteurs de cet ouvrage collectif reprennent pour eux-mêmes les interrogations et l'une ou l'autre des perspectives décrites précédemment et qui semblent avoir jalonné le champ d'études. Chaque époque développe cependant sa manière de le faire qui s'inscrit dans les théories explicatives du social du moment. Ainsi, on ne pourra s'étonner que les exposés reposent souvent sur les dyades chères à notre époque mettant en contraste la société et l'acteur, l'acteur collectif ou la classe sociale et l'individu, la transmission et les phénomènes de

<sup>6</sup> François Dubet pose cette question sous l'angle du déclin des rites dans la modernité, soit du passage d'une jeunesse dont l'encadrement est borné par des rites à une jeunesse qui se retrouve « dans un temps dilué, dans une sorte d'échappée du social... » (1996 : 24-25).

transgression, l'autonomie et la contrainte, la connaissance et l'intervention. Quelques incursions, à l'occasion, dans les théories « réconciliationnaires » (Berger et Luckmann, 1989 ; Giddens, 1987), inscrivent l'individu lui-même dans la construction du monde par sa capacité de réflexivité ou par le mouvement dialectique par lequel il contribue à l'édification, au maintien ou au renouvellement des institutions. Peu d'exposés prennent assise dans les théories mettant principalement ou uniquement en relief les conditions contraignantes de la société. On ne sera donc pas étonné de lire dans l'un ou l'autre texte l'importance accordée à la réponse des jeunes eux-mêmes dans la résolution des tensions auxquelles ils sont confrontés. Raisons théoriques d'étudier la jeunesse, pertinence sociale éprouvée à travers le temps... Il n'en fallait pas tant pour avoir le sentiment que cet âge existe et qu'il peut constituer un objet d'étude. Si la plupart des auteurs n'hésitent pas à mettre en cause les façons d'étudier la jeunesse, quelques-uns interrogent explicitement la légitimité de le faire et exposent les limites de l'entreprise : critique de la position du sociologue, de celle de l'intervenant, de celle de toute une génération qui juge la jeunesse actuelle à partir de la sienne propre et qui lui impose les critères de sa propre précarité.

Ce n'est pas un hasard si nous avons choisi d'ouvrir ce collectif par une question préalable inspirée de la célèbre affirmation de Pierre Bourdieu : « La jeunesse n'est qu'un mot ». La jeunesse n'est-elle qu'un mot ? N'y a-t-il pas abus de langage à réunir des réalités aussi différentes que celles que l'on trouve sous la catégorie jeunesse ? Jacques Hamel prend prétexte de la question pour se demander si la position sociale des sociologues qui traitent de la jeunesse n'introduirait pas « par effraction un découpage épistémologique de la jeunesse qui se ferait l'écho de la leur ». Par l'analyse de quelques productions contemporaines sur la jeunesse, l'auteur montre comment la façon de contourner ce problème passe par ce qu'il appelle « l'épistémologie pratique », c'est-à-dire des études de cas qui permettent l'articulation des théories et des concepts menant à l'explication sociologique. *La misère du monde* (Bourdieu, dir., 1993) serait un exemple de ce que devrait viser la recherche sur la jeunesse pour éviter que celle-ci ne devienne objet « de manipulation » à partir de « ce qui la définit dans la connaissance pratique de tout individu qui peut se proclamer jeune ».

Nair Teles s'interroge elle aussi sur la légitimité des études sur la jeunesse, moins en prenant comme base d'analyse la position sociale des sociologues que celle de l'intervention sociale qui contribue à créer « un nouvel objet social ». Pour reprendre les mots de Weber dans ses *Essais sur la théorie de la science* (1965), elle se demande si l'écart entre le concept (les représentations) et la réalité ne reste pas insurmontable. Elle développe son propos autour de la notion de « construction sociale de la réalité » où représentation et phénomène se construisent dialectiquement. L'histoire de la jeunesse serait ainsi liée aux différentes manières de la penser, en particulier « à l'histoire des professionnels qui lui doivent leur existence ». Penser la jeunesse se traduirait, en retour, dans un processus de transmission de normes et d'intervention sous le couvert de la socialisation. Mais la distance entre le concept et la réalité n'est pas davantage surmontée parce que les individus « modifient le savoir » à partir de l'expérience sociale qu'ils sont en train de vivre. D'où l'on peut concevoir la production du savoir comme dynamique, mais elle ne représente toujours qu'une forme de compréhension du réel, la réflexivité en constituant une autre.

Michel Parazelli se questionne justement sur le savoir sur la jeune génération, celui que produit une société en état de « précarité généalogique » : crise du travail, crise du processus identificatoire, crise d'orientation qui contribuent à structurer (il serait plus juste de dire « à déstructurer ») la place et le rôle des jeunes dans nos sociétés. Sous le titre percutant de « prévenir l'adolescence », l'auteur interroge le contenu et le sens des normes que la société actuelle transmet à sa descendance. Devant les diverses formes de brouillage de la transmission intergénérationnelle, il se demande comment le *baratage* de l'adolescence peut être interprété autrement que comme un simple bruit. Il entend par bruit la réduction de cette étape de la vie que les intervenants sociaux et politiques en particulier sont en train de faire à travers des politiques qui contribuent à l'amoindrissement des droits des jeunes : parcours d'insertion contre maigre rémunération sans espoir réel d'intégration au marché du travail, réduction de la prime d'aide sociale lorsqu'il y a collocation, nouvelle normativité concernant la santé qui veut prévenir à sa source les risques de l'adolescence et ainsi de suite. Bref, comment les adultes pourraient-ils faire autrement que « gommer » l'adolescence en la gardant dans l'enfance par la prévention

des risques et en l'empêchant de prendre les risques qui constituent autant de rituels marquant symboliquement le désir des jeunes de devenir adultes ?

### Critique des concepts qui servent à parler de la jeunesse

Les textes précédents ont déjà exposé les mises en garde qu'il faut faire à l'égard des divers regards portés sur la jeunesse. Mais, pour reprendre le langage de Durkheim ou des fonctionnalistes qui l'ont adopté, n'est-ce pas l'usage du concept « jeunesse » lui-même et de toutes les autres notions qui rendent actuellement compte de « l'action de la société sur les jeunes générations », qu'il faut remettre en question ? Plus encore, ne faut-il pas examiner attentivement l'action particulière des institutions qui « encadrent » la jeunesse au moment des différentes transmissions qui la caractérisent : transmission intergénérationnelle, transmission par l'école, transmission par le travail, transmission par les politiques ?

Les notions de transmission et de socialisation meublent le discours scientifique tout autant que celui des intervenants et se retrouvent même dans le vocabulaire commun, mais celles d'intégration et d'insertion, tout aussi anciennes, risquent pourtant de leur damer le pion. Il ne faut pas s'en étonner, la question du lien social se posant de façon primordiale dans un contexte de désorganisation, qu'il s'agisse du monde du travail ou de la famille. Comment ramener ces jeunes qu'on a l'impression d'abandonner à eux-mêmes ou de laisser aller ? Plusieurs auteurs s'attaquent aujourd'hui à ces notions pour faire la critique de leur usage et montrer l'importance des conséquences que celui-ci peut entraîner. Plusieurs des textes précédents en font foi. Mais deux s'y attaquent de front : ceux de Marc Molgat et de Christine Jamignon.

Marc Molgat se propose de montrer comment, contrairement à l'usage en cours dans d'autres sociétés, la notion d'insertion est en train de supplanter celle d'intégration, en particulier dans le vocabulaire et les pratiques des intervenants sociaux québécois, et comment elle contribue de la sorte à reconstruire la catégorie jeunesse. Cette reconstruction comporte des implications politiques qui ne sont pas à négliger : l'idée que la solution des problèmes repose sur les jeunes eux-mêmes, l'idée aussi que la jeunesse est polarisée entre celle qui réussit son insertion et celle qui échoue. Marc Molgat propose de déplacer la question et

de voir plutôt comment aujourd'hui les jeunes tentent de faire leur place dans les espaces qu'ils choisissent ou qui leur sont assignés en développant la notion d'appartenance (José Rose parlera de médiations en traitant des institutions) qui rendrait mieux compte des modalités actuelles du lien qui relie les jeunes à leur société.

Après avoir fait la démonstration de la valeur des notions d'intégration et d'insertion pour rendre compte du lien qui rattache l'individu à sa société, Christine Jaminon décrit, pour sa part, la réduction qui en est faite par les politiques belges d'insertion professionnelle. Elle décrit que très finement ces politiques, en donne une typologie et fait ressortir la difficulté d'atteindre leurs objectifs quand le système économique produit du chômage et de l'exclusion.

S'il est souvent fait allusion dans l'un ou l'autre article à la formation professionnelle, l'entrée sur le marché du travail dominant la production des travaux en langue française sur les jeunes en ce moment<sup>7</sup>, un texte s'intéresse à la manière dont la transmission des valeurs et des attitudes se fait par l'institution maîtresse en ce domaine : l'école. Marc Lavallée décrit un beau cas d'éducation à la citoyenneté qui, à toutes fins utiles, n'aurait été pour les élèves que l'occasion de se mobiliser, d'exprimer leur esprit contestataire, de développer un esprit de corps d'où il resterait bien peu du contenu de la matière enseignée. Cet exemple montrerait que l'école n'est pas seulement un lieu d'apprentissage des connaissances, mais peut-être encore davantage un lieu de socialisation à la vie de groupe.

Le dernier texte proposé dans cette section part d'une situation « exemplaire » en ce que, plus que d'autres, elle met en évidence les mécanismes et la complexité de la transmission des savoirs et des habiletés. Il s'agit du contexte d'immigration, dont la pertinence n'était pas à démontrer dans aucune des sociétés représentées à Évora, et du cas particulier des enfants nés dans le pays d'adoption ou immigrés avec leurs parents à l'âge préscolaire ou scolaire et qu'on désigne par l'expression controversée, selon l'auteur, de « deuxième génération ». Myriam Simard propose d'appliquer aux études de ces jeunes d'origine immigrée une approche multifactorielle comportant plusieurs éléments

<sup>7</sup> L'expérience canadienne montre que les anglophones sont davantage préoccupés par la jeunesse « à risque » : toxicomanie, délinquance, suicide, etc. (Gauthier, 1998).

qui font ressortir « la complexité des facteurs en jeu, leurs interactions différenciées selon les étapes successives de la jeunesse, les diverses dimensions à explorer autant juridique (nationalité) que géographique, culturelle, sociale, économique, politique... ». L'auteur s'attarde aussi au risque qui pourrait résulter d'études qui ne prendraient pas toutes les précautions méthodologiques et analytiques nécessaires pour éviter que l'attention portée à la spécificité de la condition de migrant et à la transmission intergénérationnelle chez les enfants d'immigrés ne tourne en stigmatisation pathologique de la différence.

### Des approches à privilégier ?

Des textes mettent en garde contre le danger d'accepter trop facilement des approches qui dissimuleraient la réalité même des jeunes d'aujourd'hui. En partant de points de vue différents, chacun insiste sur le pouvoir occultant de certaines sociologies contemporaines. Ainsi, au lieu de se demander comment les jeunes deviendraient adultes, entendant par là « l'idée d'une stabilisation quasi définitive », Laurence Rouleau-Berger propose plutôt qu'on examine les « compétences de l'expérience » que développent les jeunes à travers les multiples déterminations qui jalonnent aujourd'hui leur trajectoire de vie. L'auteur reconnaît que, pour appréhender la complexe réalité de ces jeunes, il faille s'imposer un cadre théorique qui tienne compte à la fois des effets de structure, d'acteurs et d'interaction sans privilégier l'un par rapport à l'autre. « La question de la perméabilité entre ces mondes sociaux, des modes de passage d'un monde à un autre, devient alors l'enjeu théorique fort », conclut-elle.

José Rose déconstruit finement le concept de stratégie pour montrer qu'il y a danger, en étudiant les jeunes actuels, de « prendre la moindre velléité d'acceptation de ses chances objectives pour une stratégie subtile et rationnelle ». Par exemple, l'auteur constate que les stratégies des jeunes sont loin d'être un élément dominant de leur relation à l'emploi. Les jeunes seraient plutôt objet des transformations des pratiques de divers agents, et la notion de « médiation », plutôt que celle de « stratégie », rendrait mieux compte de ce que mettent en question ces agents sociaux, dont l'école, la famille et les amis en plus de ceux déjà nommés, à la fois « libres » et « surdéterminés ».

La présence des jeunes Belges sur la place publique n'est pas à démontrer, et cette présence se situe au cœur de la compétition entre les intervenants sociaux et politiques. Un « enjeu de lutte entre protagonistes qui entendent asseoir la légitimité de leurs pratiques » : voilà comment Jean-François Guillaume perçoit les représentations sociales du statut des jeunes dans ce contexte. Peut-il y avoir un discours qui ne soit pas entaché de considérations stratégiques, se demande-t-il ? Et il montre les limites de la sociologie actuelle, entachée de normativité par l'usage qu'elle fait de l'idée de passage ou de transition, dont les repères habituels, insertion professionnelle, insertion résidentielle, formation du ménage, excluent nombre de jeunes contemporains. Comme les auteurs précédents qui proposent une manière nouvelle de lire la réalité des jeunes, Jean-François Guillaume se demande s'il ne faut pas déplacer l'attention du pôle individuel dominant dans les discours actuels sur la jeunesse vers d'autres pôles comme la formation, le décalage entre la réussite scolaire et l'entrée sur le marché du travail, etc. L'attention portée à la construction de l'identité détournerait le regard de l'inscription du destin personnel dans une trajectoire sociale qui s'apparente à celle des processus de reproduction interne des différentes catégories sociales.

Pour aucun de ces trois derniers auteurs, l'accent n'est mis sur la jeunesse en tant qu'âge de la vie, mais plutôt sur une catégorie sociale aujourd'hui malmenée, en particulier dans son rapport au monde du travail. Malmenée aussi par des politiques d'insertion le plus souvent artificielles qui mettent en cause la responsabilité individuelle plutôt que les mécanismes structurels de production de la situation.

#### Acteurs ou sujets du changement social ?

Il aurait été étonnant de ne pas voir inscrits un certain nombre de textes comportant un lien direct avec la désorganisation sociale comme expression de changements en cours qui échappent, au moins partiellement, au contrôle des groupes sociaux et des individus. Les études sur les jeunes ont eu tendance, en particulier depuis la montée de la jeunesse des années 1960, de faire de ceux-ci l'avant-garde du changement. Au moins un auteur, dont les propos ont été présentés précédemment, refuse de voir les jeunes actuels comme des « acteurs », estimant qu'ils sont plutôt les « sujets » des changements en cours, sur tout ceux du monde du travail (Rose). D'autres, par contre, y voient

l'occasion pour les jeunes d'inventer de nouveaux espaces où ils peuvent vivre leur jeunesse : les espaces aléatoires dont parle Roulliau-Berger, d'autres où ils affirment symboliquement leur identité (Parazzelli) et des lieux où ils peuvent développer un sentiment d'appartenance au-delà de la précarité qui les entoure (Molgat).

Des auteurs centrent explicitement leurs propos sur la place des jeunes dans des changements qui affectent plus particulièrement certaines sociétés, bien que des transformations en cours, celle du monde du travail plus spécialement, débordent le cadre des frontières. Dans le premier cas, il s'agit des changements démographiques et de la lenteur des politiques à en tenir compte avec les conséquences que cela comporte principalement sur la famille. C'est le cas au Burkina Faso (Ram Christophe Sawadogo). Les changements de régime politique et idéologique dans les pays de l'est de l'Europe constituent un autre cas témoin de la place qu'occupent les jeunes lorsqu'une société se transforme en profondeur (Luigi Tomasi).

Dans plusieurs pays d'Afrique, la population jeune est dominante. Cela est particulièrement dû à la taille des familles, mais aussi à un meilleur taux de survie des enfants. Cette masse de jeunes fait l'objet de politiques et, partant, de définitions qui ne sont pas sans avoir d'impact sur les jeunes eux-mêmes, sur la famille, mais aussi sur la culture. Les rites traditionnels qui faisaient passer progressivement l'enfant et l'adolescent à l'âge adulte s'en trouvent effrités. Par ailleurs les nouvelles formes de socialisation, l'école par exemple, ne parviennent pas à répondre à la demande de plus en plus grande de cette masse de jeunes qui a besoin de formation pour entrer sur le marché du travail, pour développer l'économie, etc. Il s'ensuit une inadéquation entre les attentes des jeunes exprimées dans de nouvelles attitudes face à la famille et à la sexualité et les réponses formulées par les institutions. S'interroger sur la place des jeunes comme le fait l'auteur, c'est aussi se demander « quel type de société civile et politique accueillera et encadrera ces jeunes » (Sawadogo).

« À travers l'attention accordée aux jeunes, c'est toute notre réalité sociale contemporaine qu'il est possible d'atteindre de façon originale », affirme le deuxième auteur (Tomasi) à poser la question de la place des jeunes, non seulement face au changement social, mais « dans » celui-ci. Il aborde la question sous l'angle de la culture : le conflit entre

des idéologies concurrentes dans une évolution rapide contribuant à influencer la vie quotidienne des jeunes, il en émerge une culture originale où s'exprime la volonté de ceux-ci d'être des protagonistes des changements en cours. Des valeurs nouvelles apparaissent aux antipodes de celles de la génération précédente, le pluralisme politique, idéologique et culturel, par exemple, de même qu'une recherche d'authenticité dans la définition de soi. Mais ces jeunes ne sont pas que des protagonistes : ils obéissent d'une certaine manière à « un impératif devenu fondamental : connaître le succès, c'est-à-dire battre les autres... ». Les jeunes seraient-ils davantage les « baromètres » des changements en cours que leurs avant-gardes ? Tomasi le laisse supposer.

Ce texte fait le lien avec deux autres qui évoquent avec couleur et force chaleur l'affirmation originale d'une culture « spécifiquement » jeune. Cette culture s'exprime dans la prise de possession d'espaces intermédiaires qui n'appartiennent pas au domaine de la vie privée et qui ne sont pas investis par les institutions publiques : les groupes de jeunes de la rue à Sao Paulo et les langages contestataires à Yaoundé. Dans le premier cas, Nair Teles, en présentant trois expressions de la culture jeune : le monde funk, le mouvement punk et « les têtes rasées des banlieues », veut faire ressortir comment l'appartenance à des groupements comme ceux-là constitue un mode d'insertion à la société brésilienne. Ces manifestations traduisent en effet la recherche d'un univers de significations pertinentes qui contribueraient à la construction de l'identité par la résolution du conflit « privé-public ». La rue constituerait ainsi un lieu d'expérimentation, dont celle de la distance face aux routines quotidiennes, et de choix de ce qui paraît important dans la vie qui s'ouvre. Mais ce choix est toujours limité par la vision du monde véhiculée dans la société. Si les diverses expériences vécues dans la rue en repoussent les limites jusqu'à l'exacerbation, elles répondent toutefois aux exigences de l'insertion sociale. Les formes changent, mais l'impératif de trouver sa place demeure.

Comme couronnement de cet ouvrage collectif, un autre article, après celui de Nair Teles, montre la jeunesse dans toute son exubérance, dans sa capacité de « recréer » le monde au-delà des embûches mises sur son chemin par le monde adulte souvent représenté par l'univers politique. Dans ce texte d'Anne-Sidonie Zoa perçue la force du langage, celle qui passe par les mots, les vêtements, les sons, pour exprimer la

critique et le pouvoir de revendication des jeunes dans les sociétés où le nombre incarne de nouveaux défis pour les élites en place.

### **Conclusion : Ouverture vers de nouvelles perspectives dans l'étude de la jeunesse**

Le découpage autour des manières de concevoir l'étude de la jeunesse et qui constitue la trame de cet ouvrage, ne rend pas compte de la riche diversité des textes et des démonstrations. Ce découpage aurait pu se faire autour des thèmes d'étude qui servent à illustrer le propos et qui mettent en relief les dimensions qui dominent le champ de la recherche actuelle dans nos sociétés : les jeunes comme premiers atteints par la restructuration du monde du travail (Guillaume, Jaminon, Hamel, Rose et Rouleau-Berger), les cultures juvéniles dans la définition de l'identité et comme mécanismes de socialisation (Parazelli, Teles, Tomasi et Zoa), la place des jeunes dans la cité à travers l'immigration et l'éducation à la citoyenneté (Simard et Lavallée), les transformations de la famille (Sawadogo et Simard), les politiques sociales touchant particulièrement les jeunes (Molgat, Parazelli, Rose et Sawadogo) et d'autres que le lecteur aura plaisir à découvrir.

Le découpage aurait pu se faire aussi autour des différences nationales, qui se sont surtout exprimées dans la manière de nommer les choses et, plus encore, dans le contenu des représentations construites sous une appellation commune. Durkheim, notre ancêtre commun, se serait-il réjoui ou aurait-il été atterré devant la charge émotive et les discussions que les mots socialisation, insertion et intégration ont pu susciter ? Nous avons été à même de constater comment les mots utilisés par des sociologues pourtant formés aux mêmes sources, lisant les mêmes ouvrages, pour la plupart dans la même langue, et habitués aux échanges internationaux pouvaient être chargés ou de visions différentes de la réalité ou d'expériences empiriques variées. Sur ce dernier point, les sociologues des sociétés jeunes (du point de vue démographique) ont eu un apport rafraîchissant en ramenant le débat sur les jeunes eux-mêmes plutôt que sur les façons d'en parler.

Les ouvrages collectifs se construisent souvent autour d'un appel d'offre où les paramètres de la production sont explicités à l'avance. Dans ce cas-ci, le thème du colloque aura plutôt été le prétexte, pour chacun des auteurs, à remettre en question les orientations actuelles

pour faire l'étude de la jeunesse : cadre théorique, concepts utilisés et place des jeunes dans le cadre du changement social. Lassitude de la répétition d'un discours sur l'allongement de la jeunesse, sur la perte de repères ? Insatisfaction devant un retour abusif vers l'acteur au point qu'il en ferait oublier les mécanismes structurels de construction actuelle de la jeunesse ? Négligence des sociologues occidentaux dans l'observation de la place de la culture jeune dans leur société ?

Plus de questions que de réponses subsisteront après la lecture des textes. Les remises en question, les théories qui s'affrontent peuvent être l'indice d'une désorganisation du champ ou de sa renaissance. On peut alors se demander s'il est encore pertinent d'étudier la jeunesse. La diversité des points de vue laissera la réponse au lecteur qui y verra peut-être une invitation à ouvrir de nouvelles perspectives ou à remettre en valeur certaines approches trop rapidement laissées au rancart. La sociologie actuelle semble en effet fonctionner, non pas par cumul, mais par alternance des explications lorsque certaines atteignent leur saturation et montrent leurs limites.

### Bibliographie

- Beck, Ulrich  
1992 *Risk Society. Towards a New Modernity*, London, Sage.
- Berger, Pierre et Thomas Luckmann  
1989 *La construction sociale de la réalité*, Paris, Méridiens Klincksieck.
- Bourdieu, Pierre  
1993 dir., *La misère du monde*, Paris, Seuil.
- 1980 « La jeunesse n'est qu'un mot », *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit.
- Dubet, François  
1996 « Des jeunes et des sociologies. Le cas français », *Sociologie et Sociétés*, vol. XXVIII, n° 1, printemps, p. 23-35.
- Dumont, Fernand, dir.  
1986 *Une société des jeunes ?*, Québec, IQR.
- Furlong, Andy et Fred Carmel  
1997 *Young People and Social Change : Individualization and Risk in Late Modernity*, Buckingham, Open University Press.
- Galland, Olivier  
1991 *Sociologie de la jeunesse. L'entrée dans la vie*, Paris, Armand Colin.

### Gauthier, Madeleine

- 1998 *Les études sur la jeunesse au Canada*, Strasbourg, Conseil de l'Europe, Texte d'une communication présentée au Comité consultatif de la Commission jeunesse (texte ronéotypé).
- Giddens, Anthony  
1987 *La constitution de la société*, Paris, PUF.
- Kert, Joseph  
1997 *Rites of Passages, Adolescence in America 1790 to the Present*, New York, Basic Books Inc., 312 p.
- Levi, Giovanni et Jean-Claude Schmitt, dir.  
1996 *Histoire des jeunes en Occident. De l'Antiquité à l'époque moderne* (tome 1), *L'époque contemporaine* (tome 2), Paris, Seuil (traduit de l'italien).
- Mauger, Gérard  
1994 *Les jeunes en France. État des recherches*, Paris, La Documentation française, 295 p.
- Muchembled, Robert  
1990 « Il faut bien que jeunesse se passe ! Des royaumes de jeunesse à l'invention de l'adolescence (XV<sup>e</sup>-XVIII<sup>e</sup> siècle) », dans Roger Levasseur, dir., *De la sociabilité. Spécificité et mutations*, Montréal, Boréal, p. 19-38.